

Ramsès Wissa Wassef, pour l'amour des ancêtres

Le travail d'histoire et de (re)connaissance des artistes et architectes égyptiens semble connaître une soudaine et appréciable accélération. Après Hassan Fathy, on redécouvre l'œuvre de Ramsès Wissa Wassef (1911-1974), qui assumait avec passion l'héritage pharaonique, particulièrement au travers de ses bâtiments en brique crue inspirés des maisons de la région d'Assouan et maints autres édifices novateurs, et insuffla un renouveau salvateur à la tapisserie et à la poterie artisanales.

Par **Leïla el-Wakil**

Né au Caire en 1911, le jeune Ramsès part étudier l'architecture aux Beaux-Arts de Paris, et termine ses études dans l'atelier de Roger-Henri Expert (1882-1955)¹. Le projet présenté en 1935 pour son diplôme consiste en « une maison de potiers au Vieux-Caire » ; il est riche de promesses qui le conduiront, quelque quinze ans plus tard, à la création du centre artisanal de Harraniyya. Les dessins suggèrent une demeure cossue attachée à une entreprise moderne, articulée autour d'un patio arboré et située dans un Vieux-Caire imaginaire. L'appartement du propriétaire, contigu au bureau, combine des caractéristiques arabes, telle la fontaine centrale du salon, que couvre un dôme très aplati, et du mobilier Art Déco international. Les planches aquarellées du rendu portent la marque de l'enseignement académique reçu à Paris. L'idée d'un tel sujet a pu lui être soufflée par l'artiste Habib Gorgui², qui deviendra son beau-père, à

moins que Wissa Wassef n'ait eu en tête l'école de céramique fondée par Hoda Chaarawi à Rud al-Farag.

De retour au Caire à la veille de la signature des accords de Montreux qui scellent l'indépendance de l'Égypte, Ramsès commence sa carrière avec des projets scolaires qui s'inscrivent dans le courant de l'architecture moderne internationale. En 1936-1938, il travaille à un « petit lycée avec jardin d'enfants » pour la Mission laïque française, rue al-Kassid à Maadi. Cet établissement semble avoir été destiné aux petits enfants et aux filles. Un avant-projet de 1938 montre un bâtiment qui s'articule selon un plan en L, l'une des ailes étant réservée à deux niveaux de classes, l'autre destinée principalement à l'administration et aux institutrices. Le

1. Je remercie Mercedes Volait de m'avoir communiqué cette information.

2. Nadia Radwan, « Les arts et l'artisanat », in Leïla el-Wakil (dir.), *Hassan Fathy dans son temps*, Infolio, 2013, pp. 106-114.

« Une maison de potiers au Vieux-Caire », projet de fin d'études de Ramsès Wissa Wassef aux Beaux-Arts de Paris, 1935.

© FONDS RAMSÈS WISSA WASSEF/RARE BOOKS AND SPECIAL COLLECTIONS AND ARCHIVES/THE AMERICAN UNIVERSITY IN CAIRO



Mouvement moderne dicte les pilotis, les garde-corps en bastingage de bateau, les toits plats, tandis qu'une touche d'éclectisme transparait encore dans les couronnements en brique du mur d'enceinte qui sépare l'école de la rue et compose avec la réalité égyptienne. Le jeune architecte, qui se cherche dans des formules un peu hybrides, dessine pour tant son plan de masse d'une plume expressionniste avant-gardiste.

Terroir et racines

En 1938, Wissa Wassef intègre l'École des beaux-arts de Zamalek en tant que professeur d'art et d'histoire de l'architecture ; il en dirigera le département d'architecture à la fin de sa vie. Véritable creuset de talents artistiques, l'École des beaux-arts réunit des personnalités qui feront le renom de la nation égyptienne, tel le peintre Mohammed Nagi ou les architectes Hassan Fathy (1900-1989), qui y enseigne depuis 1930, et Antoine Selim Nahas (1901-1966).

Malgré les onze ans qui les séparent, Hassan Fathy et Ramsès Wissa Wassef se lient d'une profonde amitié, comme le démontre l'étude attentive des documents du fonds Fathy³. Les deux hommes ont en commun l'amour du patrimoine de leurs ancêtres ; ensemble, ils arpentent les rues historiques du Caire à la recherche de trésors artistiques à redécouvrir. Un voyage organisé en haute Égypte dans le cadre de l'École des beaux-arts en 1941 les marque tous deux considérablement. La « Nubie », cette terre vierge et autarcique, est peuplée de beaux villages, propres et ornés, réalisés selon des techniques de construction très particulières en brique de terre crue. Dans le contexte général égyptien de la *Nahda* qui incite à repenser l'art et l'architecture, les deux confrères, mus par une belle complicité professionnelle et encouragés par les cercles artistiques dans lesquels évoluent le peintre Hamed Saïd, le professeur et potier Habib Gorgui ou le peintre Salah Taher, se tournent vers l'expérience de la construction en terre crue.

Tandis que Hassan Fathy tâtonne dans ses premières tentatives de fermes modèles, comme celle d'Abu Ragab à Bahtim (1940) pour le compte de la Société royale d'agriculture, et dresse les plans du village-modèle de Nouveau Gourni, Ramsès Wissa Wassef se passionne au côté de son futur beau-père Habib Gorgui pour la rénovation de l'enseignement artistique. Persuadé que les jeunes artistes égyptiens peuvent « spontanément » produire un art original, véritablement inspiré du terroir et de leurs racines en toute indépendance de l'enseignement académique occidental, il dresse le projet d'une école artisanale à construire à Boulaq (1947). Ce plan ambitieux⁴ fait état de plusieurs bâtiments couverts de voûtes et de coupes et articulés autour de patios pour abriter les nombreux ateliers – notamment de poterie –, les salles d'exposition et un musée,



ainsi qu'une salle à manger, l'habitation du directeur et même une ferme. De ce grand projet, qui ne semble pas avoir vu le jour, germe quelques années plus tard le centre artisanal qui se développera progressivement aux portes du Caire.

Après avoir épousé Sophie Habib Gorgui en 1948 et acquis un terrain à Harraniyya, Ramsès entreprend la construction d'un premier atelier-modèle au rez-de-chaussée de sa propre maison en 1954. De jeunes villageois sont, dans un premier temps, formés au tissage artisanal de tapis représentant des scènes inspirées de la réalité rurale égyptienne. Ces visions champêtres font rapidement la célébrité de Ramsès au point d'occulter sa carrière d'architecte : les paysans bigarrés au travail ou dans leur village de terre, les scènes de marchés, la nature égyptienne transcendée, les animaux de la ferme et les volatiles de la basse-cour, les dattiers ou les flamboyants concourent, en produisant une vision idyllique, à fabriquer un folklore. Cet art « spontané » bénéficie d'une large reconnaissance et fait l'objet de plusieurs publications et expositions internationales⁵. Le centre s'agrandit corollairement en se dotant d'autres ateliers pour les potiers, plus tard pour les peintres de batik⁶.

Les jeunes artisans formés à la technologie de la terre crue produisent des maquettes de terre pour visualiser leurs maisons et ateliers qui s'organisent autour d'une rue centrale. Rompus à la construction de voûtes sans cintre et de dômes, ils édifient en terre crue la galerie d'exposition des tapisseries au début des années 1960, puis le musée Habib Gorgui. Des maisons sont construites sur place : la maison de Cérés Wissa Wassef, celle de Mounir Nosshi, toutes deux construites en pierre, puis une autre maison dotée d'un atelier, pour le sculpteur Adam Henein, qui fut l'élève de Ramsès aux Beaux-Arts. C'est pour l'ensemble constitué au fil du

Jeune tisserande à l'atelier-modèle de Harraniyya ouvert par Ramsès Wissa Wassef en 1954.

© AXG-IMAGES/WERNER FORMAN

3. Fonds Hassan Fathy, Rare Books and Special Collections Library, American University in Cairo.

4. Retrouvé au moment de nos recherches dans le fonds Hassan Fathy, cf. note 3.

5. Werner Forman, Bedrich Forman, Ramsès Wissa Wassef, *Fleurs du désert : tapisseries d'enfants égyptiens*, Prague, Artia, 1961 ; Ramsès Wissa Wassef, *Tapisseries de la jeune Égypte*, avec photographies de Werner Forman, Paris, Gründ, 1972 ; Cérés Wissa Wassef, *Egyptian Tapestries from the Workshop of Ramsès Wissa Wassef: An Experiment in Creativity*, Smithsonian Institution Traveling Exhibition Service, 1975 ; E. A. de Stefano, *Threads of life: a journey in creativity: Ramsès Wissa Wassef Art Centre*, Le Caire, al-Ahram press, 1991 ; Suzanne Wissa Wassef, Yoanna Wissa Wassef, Hillary Weir, «Egyptian Landscapes», Londres, 2006.

6. Sherban Cantacuzino, « Ramsès Wissa Wassef Arts Centre », *Architecture in Continuity*, New York, Aperture, 1985.

Dossier

L'Égypte

en son miroir

temps par le « village artisanal » de Harraniyya et la production artisanale que Ramsès sera récompensé du Prix Aga Khan en 1983, à titre posthume, et trois ans après que Hassan Fathy ait reçu la même récompense pour l'ensemble de son œuvre.

Le renouvellement de l'architecture religieuse

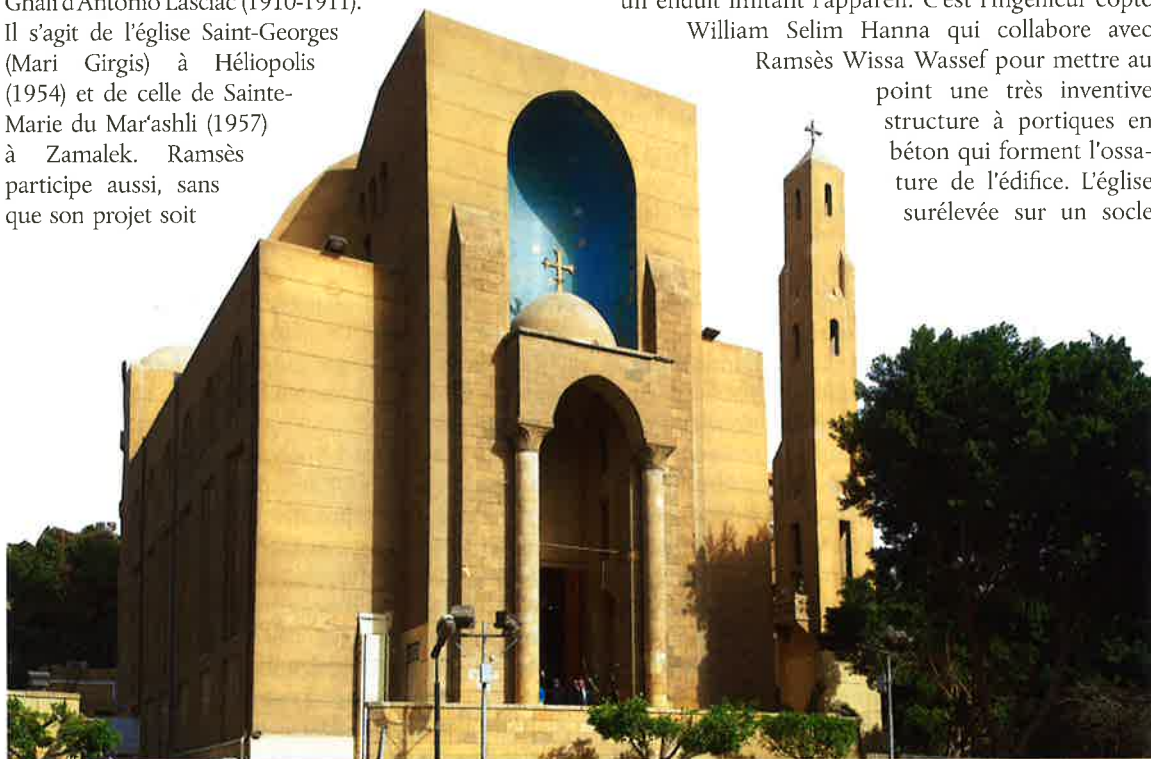
Copte de confession, Ramsès Wissa Wassef construit en particulier deux églises qui se remarquent dans la production religieuse du Caire, encore souvent influencée par des schémas néogothiques, néoromans ou néopaléochrétiens, comme l'est l'église Boutros-Ghali d'Antonio Lasciac (1910-1911).

Il s'agit de l'église Saint-Georges (Mari Girgis) à Héliopolis (1954) et de celle de Sainte-Marie du Mar'ashli (1957) à Zamalek. Ramsès participe aussi, sans que son projet soit

retenu, au concours pour la construction de la cathédrale copte d'Abbasiyya (1968), dont Michel Bakhom (1913-1981), important ingénieur du béton précontraint, sera l'ingénieur civil.

L'église Saint-Georges d'Héliopolis emprunte, tout en les simplifiant, aux modèles byzantins par la rotonde de sa nef à galerie, qui évoque aussi peut-être l'église Saint-Georges du Vieux-Caire et la volumétrie extérieure dominée par la courbe des murs, des voûtes et des coupoles. Plus novatrice est l'église Sainte-Marie du Mar'ashli, qui exploite le béton pour ses valeurs constructives tout en le dissimulant par endroits sous un enduit imitant l'appareil. C'est l'ingénieur copte

William Selim Hanna qui collabore avec Ramsès Wissa Wassef pour mettre au point une très inventive structure à portiques en béton qui forment l'ossature de l'édifice. L'église surélevée sur un socle



L'église Sainte-Marie du Mar'ashli, construite par Ramsès Wissa Wassef en 1957 sur l'île de Zamalek, un quartier résidentiel du Caire. © ARNAUD DU BOISTESSELIN

Les mille et un projets de Ramsès Wissa Wassef

Deux expositions ont salué au Caire en 2012 l'œuvre de Ramsès Wissa Wassef : « Ramses Wissa Wassef, Architect, Artist and a Humanist » au Palais des Arts (Zamalek) et « Ramses Wissa Wassef : The Architect and the Artist » à la bibliothèque de l'Université américaine du Caire, où sont conservés les papiers légués par la famille de l'architecte. Chacune a rendu hommage au génie d'un créateur réputé pour son engagement en faveur de l'artisanat égyptien, mais dont la carrière, comme celle de bien des figures de l'architecture égyptienne du xx^e siècle, demeure méconnue.

Une soixantaine de projets, conçus entre 1935 et 1972, ont été identifiés à

ce jour ; ils couvrent un large spectre de programmes, du résidentiel au scolaire, du muséal au religieux. À partir de son travail de diplôme pour les Beaux-Arts de Paris (1935), Ramsès dessine plusieurs projets d'écoles françaises, franco-égyptiennes ou américaines, et se voit confier des projets de transformation, dont celle du magnifique immeuble Art Déco des assurances al-Charq, construit par Jacques Hardy en 1937, où il prévoit d'aménager en terrasse de petits appartements (1944). Il collabore avec Hassan Fathy à un projet de cité universitaire (1945), où il propose des logements introvertis formés d'une *qa'a* et s'ouvrant sur des patios.

L'architecture religieuse l'occupe dès 1940. Outre des études pour une cathédrale protestante, il travaille à des projets d'églises, dont Mari Girgis à Héliopolis (1954), l'église Mar'ashli de Zamalek (1957), plus tard la cathédrale copte d'Abbasiyya ou la chapelle des Dominicains (1959). Ses portefeuilles contiennent un projet de grand hôtel Art Déco avec escalier monumental, cabaret, salle des fêtes, à construire sur la place de l'Opéra. Dès la fin des années 1940, Ramsès dessine des projets de maisons individuelles, comme la maison pour Fikri Butrus (1947) à Manchiet al-Bakri et la villa de la princesse Na'ima Ibrahim (1948), des maisons à voûtes et coupoles, proches de l'architecture de Hassan Fathy.

et accessible par une volée d'escaliers emprunte tout à la fois à la verticalité gothique et au plan basilical ; une sacristie, qui constitue la base du campanile, s'accôle au transept. Étroite et haute, comme fortifiée derrière le sas de son entrée et enfermée dans des murs élançés, Mar'ashli est l'occasion d'un habile métissage de la tradition médiévale avec la modernité arabe. Les arcs en tiers-points superposés de la façade d'entrée tout comme le campanile à contreforts télescopiques réinterprètent l'église médiévale, tandis que l'arc-boutant, transmué par la technologie du béton armé, devient portique-boutant et scande l'enveloppe de la nef en exprimant la structure. L'intérieur, dramatique, aspire le fidèle vers le chœur surélevé. Le décor de ces deux églises procure à Ramsès l'occasion de revivifier la tradition de la *kamariyya*, en inscrivant des figures de saints dans les armatures de plâtre des vitraux⁷.

Un talent de muséographe

Doté d'une extrême sensibilité, Ramsès excelle dans le programme muséal. Il réalise entre 1960 et 1962 un petit joyau de muséographe dédié à l'icône de la sculpture égyptienne Mahmoud Moukhtar, prématurément décédé à Paris et dont l'œuvre, rapatrié au Caire, sera cédé par la famille à condition d'être hébergé dans un musée. Ramsès exploite magistralement le terrain choisi en face de l'ancienne foire des Expositions

(aujourd'hui ensemble culturel de l'Opéra) et ses ruptures de niveaux en lançant des passerelles pour rejoindre le bâtiment de pierre appareillée et sa cour enfoncée en contrebas de la chaussée. Un portique pharaonisant heptastyle marque l'entrée d'un bâtiment aux murs ondoyants de ses cinq piliers massifs. Les espaces raffinés, différenciés et récemment restaurés, sont éclairés avec grand art.

Quelques années plus tard, Ramsès dessine sur le terrain de Harraniyya une sorte de contrepoint au mémorial Moukhtar ; le bâtiment de terre crue qu'il dédie à son beau-père en 1967 met en valeur les modelages de Habib Gorgui en les éclairant par des sortes de canons de lumière orientés comme des projecteurs. Fragilisé par des remontées capillaires, le musée Gorgui vient d'être reconstruit à l'identique.

Ces deux réalisations exemplifient les nombreuses compétences présentes dans l'œuvre architectural de Ramsès Wissa Wassef : sens de l'espace et du matériau, savoir-faire d'éclairagiste, habileté de designer et de décorateur, des qualités que l'étude documentaire permettra bientôt de mieux comprendre. ●

Leïla el-Wakil est professeure associée en histoire de l'architecture et de l'urbanisme à l'Université de Genève.

⁷ Ramsès Wissa Wassef reçoit le Prix national égyptien pour les arts en 1961 pour son dessin des vitraux du bâtiment de l'Assemblée nationale au Caire.



Le musée Mahmoud Mukhtar, au Caire, autre réalisation de Ramsès Wissa Wassef, est bâti entre 1960 et 1962. © ARNALD DU BOISTESSÉLIN

Avril 2013

Qantara⁸⁷

Magazine des cultures
arabe et méditerranéenne

■ DOSSIER

L'Égypte en son miroir

Arts et littératures
XIX^e - XXI^e siècle

■ HISTOIRE

Dûmat al-Jandal,
oasis de l'Arabie déserte

■ VOYAGE

Oran jour et nuit

NOUVELLE FORMULE

M 02530 - 87 - F: 7,50 € - RD



INSTITUT
DU MONDE
ARABE

معهد العالم
العربي